

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 4 (1866)
Heft: 15

Artikel: Lausanne : études inédites
Autor: Blavignac, John
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-178822>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port):

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces: 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteum Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne. — *Etudes inédites.*

IV

Le Pays de Vaud a trouvé de nombreux historiens. Une lacune se fait sentir en tête de tous leurs ouvrages. Ils ne disent rien de l'importante période durant laquelle l'homme habita principalement sur les eaux. Ils sont d'ailleurs bien excusables, puisque cette période n'est connue que depuis douze ans et que M. Verdeil, le plus récent de ces auteurs, avait déjà mis au jour le premier volume de son *Histoire du canton de Vaud*, en 1849.

MM. Keller, Troyon, Desor et d'autres savants suisses ont dès lors publié d'excellents ouvrages spéciaux sur les découvertes faites dans nos lacs. Ils ont décrit, avec une scrupuleuse exactitude, d'innombrables objets de toute nature et qui s'offrent fréquemment dans un admirable état de conservation.

D'où venaient les peuples lacustres et à quelle époque faut-il placer leur existence? Question plus facile à poser qu'à résoudre.

En étudiant les couches de gravier que la Tinière forme continuellement à son embouchure dans le Léman, près de Villeneuve, M. Morlot est arrivé à donner à l'époque où l'on se servait d'instruments en pierre une antiquité de quarante-sept à soixante et dix siècles, et de vingt-neuf à quarante-deux siècles à celle où le bronze fut en usage.

Ces dates n'ont rien de bien extraordinaire, et il est fort probable qu'elles seront encore reculées.

Il est néanmoins curieux de citer ici le témoignage du savant Pezron qui, en 1687, et avec l'approbation de ses supérieurs (c'était un père bernardin), ne craignit point, par la seule science spéculative, de fixer le commencement de la période historique à plus de cinquante siècles avant le règne d'Auguste. C'est une date qui s'éloigne fort peu ou qui mieux ne s'éloigne pas du tout des soixante et dix siècles déterminés par M. Morlot, à l'aide de la science positive. A tous ceux qui s'occupent des époques préhistoriques, nous devons recommander la lecture des œuvres du Père Pezron, qui, au milieu d'erreurs inévitables à son époque, nous paraît avoir touché juste dans une foule de questions historiques et philologiques.

On divise communément les temps anti-historiques en trois périodes successives qu'on désigne sous les noms d'*âge de la pierre*, *âge du bronze* et *âge du fer*.

Ces dénominations, simples et naturelles, sont excel-

lentes pour la classification des objets trouvés, mais, au point de vue historique, elles laissent peut-être quelque chose à désirer.

Deux races d'hommes paraissent s'être succédé pendant les plus anciens temps.

La première était remarquable par la petitesse de sa taille, les Lapons de nos jours ne sont peut-être pas sans analogie avec elle.

La seconde fut une race gauloise de haute stature.

Les premiers habitants de l'Europe étaient contemporains de l'hyène, du rhinocéros, du mammouth ou éléphant glaciaire, de l'aurochs, du renne, de l'élan aux grandes cornes et d'autres animaux qui, depuis une époque fort ancienne, ont disparu de cette partie du monde. Le chien paraît avoir été le seul animal domestique dans ces temps si reculés.

Des cavernes naturelles ou artificielles faisaient en général la demeure de ces populations qui nous apparaissent dans l'état le plus élémentaire de la civilisation, ne sachant guère fabriquer que de grossiers instruments en pierre et en os.

On peut très-bien, ce nous semble, admettre une première période historique correspondant à l'existence de ces peuplades troglodytes, qui ont vu dans nos parages une terre et peut-être un ciel bien différents des nôtres. Encore mal précisée en Suisse, cette période a été constatée par des monuments positifs en France, dans les Pyrénées, en Islande et en Danemarck.

La seconde période se composera des siècles correspondant aux habitations lacustres, à ces *palfiches*¹ dont les ruines se retrouvent dans toute l'Europe.

La population offre le tableau d'une civilisation progressive très curieuse.

De la pierre taillée par éclats, elle a passé à la pierre polie avec la plus grande perfection. Puis, sans se-cousser, par une transition qui paraît ne rien offrir de brusque, elle passe au bronze qu'elle travaille et utilise de toutes les manières; enfin, elle met en œuvre un nouveau mode si ce n'est de construction, tout au moins de dispositions dans les groupes lacustres.

La dimension de la poignée des épées, le diamètre des bracelets et quelques restes de squelettes, permet-

¹ Ce mot est français comme *pierrefiche*, si employé en France pour désigner les menhirs; à Genève, au dix-septième siècle, les pieux lacustres étaient désignés sous le nom de *fiches*, aphé-rèse de *palfiches*.

tent d'affirmer que la petitesse de la taille était chose ordinaire chez ce peuple, peut-être un peu puéril, et qui jouissait d'un certain confort, puisque le chat demeurait avec lui, logeait sous son toit.

Les bijoux et les colifichets abondaient; M. Troyon cite des épingle à cheveux de 57 centimètres de long; il y avait de quoi étager une chevelure de femme presqu'aussi haut qu'on le fit sous le règne de Louis XVI.

Tout cela n'empêchait pas le peuple dont nous parlons de cultiver les terres, d'avoir sur le sol des constructions à portée des lacustres pour servir aux exploitations agricoles et de commercer avec certains peuples inconnus qui ne sont, dit M. Desor, ni les Phéniciens, ni les Etrusques, et qui, entr'autres choses, lui apportaient l'étain nécessaire à la fabrication du bronze.

Sans trop de risques, et jusqu'à preuve du contraire, on peut croire que cet ancien peuple appartenait à la grande famille des Ibères, qui couvrit les Gaules antérieurement aux invasions connues.

Dans un prochain article, nous examinerons la seconde race qui peupla nos contrées.

(Reproduction interdite.)

JOHN BLAVIGNAC.

Histoire dé la villie qu'étaï revegna.

Lei avâi on iadzo'na villie que l'étâi bin villie, cå passâvé les quattro-veingt. Et sta villie l'étâi retze, à cein que desan; iô ti lé pareints, se liein que fusan, coudessan lei teni lé pi au tzô, po cein que vo sédé; onn'idéie, et noutré pouros héretiers ne lei avancevan pas mè que de soclia dessus, cå la villie lau fasâi à ti chétze mena.

Et l'é dé fé'que lei avâi prau po ti, cå l'avâi d'au bin au sélau, et prau, min dé dévallé à l'ombro, et pas mò d'écus eintortollis dein on pion dé lâanna que fourravé parmi lé pattés au bas dé son garda-roba.

Mâ se baya qui ara lo magot, que desan lé dzeins?

— Qu'ein dité-vos, Marienne?

— Porrâi bin être la Toinon à Lliôdo,

— Porrâi bin arrevâ; lé po cein que lo David à Pierro lei va.

— Vê la Toinon?

— Diabeinlénvîne!

— Adan lo nébau dé la Grandze-âi-Rattés n'arâi rein.

— Pas à cein que dian.

— Kaisi-vos dans!

— Oï ma fâi, et elliaux dei Golliettés vant fêre'na ruda mena, cå la villie ne pâut ni lé verre, ni lé cheintre.

Et lé fenné s'ein baillivan, vos paudé craire; tapavan que dei rebattés et taboussivan tot lo dzo.

Peindein tot cein, qu'arreva-te? La villie vegne à tzesi malâda et l'ein parte; io lé névaux et lé gnîcés arreviran po la veilli, et s'ein trova prau, cå l'ein eut pliein l'ottô. Adan que firan noutré dzeins; quand s'ein vegne que coumeinciran à bâilli, lé fenné sé desiran dinsé: — nos faut allâ fêre'na gotta dé café po sé reveilli on boccon. Venidé pire ti, on laisséra lo crâizu su lo fornet.

— Faut-te cllioure lé fenîtrés?

— Oh la n'a pas fauta, n'a qu'à teri onco on boccon lé contreveints.

— Ne lei a rein po lé crotzi.

— Oh! ne vollian pas budzi, fâ pas d'oura.

L'é bon; s'einvan ti à l'ottô, et lé fenné alluman lo fû, fant dau café, dei brecis et mettan couâire on boutefâ po elliaux hommos.

L'étâi lo desando né, et quatr'au cinq de elliaux bounets blliancs que verounâvan perquie l'ava cheintu lo frecot, iô n'ein failliâ pas mè, et vaquie mè s'estafiers que sé compliotan coumeint faut fêre, po avâi'na pochon dévan que tot sâi rupâ.

— Qu'ein dis-tou, Pierro, nos faut fêre 'nâ farça perquie.

— S'on vâut; qu'ê-te que vint avoué mè? Vin té, Samuët; oreindrâi, vos trâis, veillide-vos bin se vint quôcon.

Et vaquie Pierro et Samuët que trésan lau chôqué, qu'eintran au pâilo pè la fenîtra, et que fant-te. Té lâivan la vîllie, âuvrant la porta, finnameint que sâi eintrebâilla, et té cottan la vîllie contre la feinta, dé sorta que l'avâi l'air de guegni dedein l'ottô; et noutron Samuët, qu'étâi on tot fin po déchui¹ lé dzeins, sé met à plieindre et à dere ein déchuein la vîllie: Hélas vouai! mon bûro!..... hélas vouai! mon bûro!... mon bûro!

Iô ti mè frecatores se reviran contre la porta, laisan tot corre et sé fouyan ein bouailein que dei perdus, coumein se la chetta lau corressâi apri po lé s'agaffâ...

— La vîllie é revegna! la vîllie é revegna!

— Heuh? que lei a-te? qu'ê-te que lei a?

— La vîllie! la vîllie é revegna!

Et bintou pè tot lo veladzo lé fennés reveillan lau s'hommos, et tot lo mondo bouailé.

— David!..... François!.....

— Que lei a-te?... que vâux-tou?...

— Où-to?..... Réveille-té!.....

— Quié?..... Heuh!

— Où-to? bouailan pè lo veladzo!

— Lei a-te d'au fû?..... Lâiva-té; va alluma lo craizu.

— N'ousa pas, sè pas que lei a, bouailan pè lo veladzo que la vîllie Pernoud é revegna.

Mâ noutré compagnons n'avan pas perdu lau temps, l'avan vito remet la vîllie au lîl, tot bin adrâi rareindzi pè lo pâilo, einpougni dué botolliés qu'êtant su la trâbllia, lé brecis, lo pan et lo boutefâ que couaisâi adi, et vos paudé craire que n'avan pas met douz pîs dein on sola po décampa. Et l'uran biau djû, cå nion n'ousa rabordâ que su lo matin, que cinq à chi dei plie resolus d'au velâdzo alliran vêre cein que lei avâi, mâ ne fut pas sein einmailli grandteimps:

— Va té, Djâbram.

— Va lo premi, David...

— Na ma fâi, va te.

Et l'ein avan tzampâ ion dein l'allâie, cå dé sein lo pas que nion volliâve eintra lo premi.

Et que viran-te, rein que la pourra vîllie qu'êtâi bô et bin morta, et que n'êtâi pas revegna.

¹ Imiter, contrefaire.